

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

M. Ernest Gagnon  
Secrétaire Des Travaux Publics  
Québec

# LA VOIX DE L'ÉCOLIER

DU

## COLLEGE JOLIETTE.

LA CHARITE FAIT LE CHRETIEN. L'ÉTUDE FAIT L'AVENIR.

Vol I.) Collège Joliette, P. Q., Lundi, 2 Avril 1877. (No. 13.)

### SENTIMENTALISME ET RÉALISME.

Pour peu qu'on soit initié au mouvement des idées en vogue aujourd'hui, on n'ignore point que la littérature et l'art, pris dans leur généralité, manifestent une double tendance de corruption, le *sentimentalisme* et le *réalisme*. L'un et l'autre découlent des mêmes sources : l'oubli des principes immuables et l'absence de foi positive. Le premier se révèle plus particulièrement dans les formes plus spirituelles de l'art, c'est-à-dire la poésie et la musique ; l'autre, dans ses formes plus matérielles ou les arts plastiques : l'architecture, la sculpture et surtout la peinture.

Par *sentimentalisme* il ne faut pas entendre le sentiment ni l'émotion, mais la manie de faire du sentiment ou de feindre des émotions. C'est la maladie d'une âme réveuse qui ne comprend pas la loi de la vie, parce qu'elle est vide des grands principes, vide de Dieu ; d'une âme qui se donne volontairement en proie à la mélancolie, à un ennui mortel, et se laisse aller aux vagues et indéchiffrables mouvements de son imagination ; d'une âme qui, bercée sur ces nuées mystérieuses, essaie en vain de donner un corps à des ombres. Mais il y a plus : trop souvent son caractère vaporeux et insaisissable est le voile derrière lequel se cachent les systèmes les plus extravagants, l'erreur, l'incroyance, l'immoralité. Le sentimentalisme s'est introduit de nos jours dans la littérature légère, tant en prose qu'en vers, dans les romans, les légendes, les contes, voire même dans la poésie lyrique.

Le *réalisme* dans l'art n'est pas, comme le mot paraît le dire, la reproduction fidèle des réalités que la nature tient de Dieu. Non, pour le réaliste, l'art consiste tout entier dans la reproduction exacte, servile et

toute matérielle de ce qui est, de la nature dégradée ; il reproduit la réalité objective aux dépens de l'idéal, en désaccord avec le plan divin, avec le bon goût et les bonnes mœurs. Si l'on se met à l'étudier de plus près, on découvre qu'il met sur l'autel le vice et le mal pour les faire adorer.

Le réalisme, enfant du matérialisme, menace de nous envahir. Dans plusieurs pays, il répand une effroyable infection qui s'exhale de ces milliers d'œuvres corrompues que les beaux-arts et les belles-lettres, le roman et la poésie surtout, enfantent chaque jour. Il n'est que trop vrai que les poètes du dix-neuvième siècle ont méconnu leur mission ! Au lieu de s'adresser aux pures et nobles facultés de l'âme, inépuisable source du beau, du vrai, du grand ; au lieu d'élever le cœur et l'esprit de l'homme, à l'aide de ces mille voix de la nature qui lui rappellent ses destinées immortelles, ils se sont mis à célébrer les instincts qui l'égareront, les haines qui le dégradent, les passions qui l'avilissent. " L'antiquité classique, comme l'observe M. Nisard, dans " *l'Histoire de la Littérature Française*, se recommande " par une première expression de la morale qui est à " l'idéal de la morale évangélique ce que la religion " naturelle est à la foi chrétienne. Homère, Platon, " Cicéron, Virgile vous font applaudir au suprême " effort de la raison humaine pour débrouiller, au mi- " lieu des ténèbres du paganisme, l'idée de l'unité di- " vine et de l'immortalité de l'âme." Le réalisme contemporain n'imité pas même de loin ces incomparables monuments du génie antique, il ne sait que calquer platement, grossièrement et pitoyablement l'un ou l'autre ouvrage imparfait d'une époque où l'art avait dégénéré, quand la Grèce en dissolution n'était plus bonne qu'à être livrée aux griffes des vautours de Rome ; quand Rome, maîtresse du monde, mais épuisée par une civilisation raffinée à l'excès, tombait du précipice à la décomposition, semblable à un cadavre de géant que le torrent des Barbares du Nord allait la voir jus-

qu'à la moëlle des os.

Que l'artiste chrétien ait horreur de ces citernes empoisonnées. Vraiment, il n'a que faire avec les fictions d'un culte décrépit ; qu'il se hâte de puiser ses inspirations dans sa propre foi, dans les ardentés convictions de son cœur chrétien. Les mystères de notre sainte Religion, les enseignements de notre Mère la sainte Eglise lui offriront une matière surabondante et magnifique pour peindre, en tableaux grandioses, les conceptions de son esprit. Elevé jusqu'aux sphères les plus sublimes sur les ailes d'or de la foi, de l'espérance et de la charité, l'aigle chrétien peut, d'un regard fixe, contempler le soleil éclatant de la vérité, tandis que le cygne gracieux de l'antiquité, voguant sur le miroir poli de son lac, n'avait pas seulement la force de s'élever au-dessus du sol.

Le plus haut degré de l'esthétique païenne est manifesté par la perfection des formes littéraires ou plastiques ; l'art greco-romain recherche la beauté dans la justesse des mots, dans l'harmonie du style, dans la proportion des lignes. Mais il prend son point d'appui sur la matière, et n'a pas la moindre idée d'une vie plus haute ; il est incapable de reproduire autre chose que la société de son temps, les coutumes sensuelles et les croyances fausses qui le dominaient.

L'art chrétien a des aspirations plus hautes : il s'élève au-dessus de la matière jusqu'aux champs illimités de l'invisible. Là, tout un monde nouveau se présente à lui, le monde des âmes et de la grâce. Là, il trouve son idéal, et cet idéal n'a rien de gênant, de tyrannique, d'anormal, d'arbitraire ; ainsi que le christianisme lui-même, il a son type éternel dans la vérité, et il répond, comme lui, aux besoins les plus élevés de notre nature intelligente et sensible. Sans dédaigner la politesse du langage, la grâce et le mouvement des formes, la correction des lignes, en un mot, sans mettre l'exécution à l'arrière-plan, le chrétien, qu'il soit poète ou artiste, s'efforce de représenter l'invisible dans le visible ; il fait souffler un zéphyr céleste à travers le terrestre ; il fait pénétrer dans la matière la clarté mystérieuse et divine de l'esprit, clarté qui rayonne dans la matière comme une flamme vive dans un vase d'albâtre transparent. Ah ! si les littérateurs et les artistes osaient, d'une main saintement hardie, fouiller dans les éternels trésors du Christianisme, source toujours vivante de toute lumière et de toute beauté, s'ils savaient tout ce qu'il y a d'aimable et de ravissant dans la chaste Epouse du Christ et s'empressaient d'humecter leurs lèvres arides au fleuve limpide de la Religion, si dans leur cœur descendait une seule goutte de ce divin nectar échappé du cœur de Celui que le Ciel glorifia sur le Thabor et que la terre bafoua sur le Golgotha, en vérité, ils seraient comme enivrés de poésie et de félicité, en

contemplant toutes ces richesses fécondes dont jusqu'alors ils ne soupçonnaient pas l'existence ! " Dieu " n'est pas aimé parce qu'il n'est pas connu," s'écriait un saint ; et nous dirons de même : " hélas, la religion " du Rédempteur n'est pas aimée, parce qu'elle n'est " pas connue ! " Si on la connaissait telle qu'elle est, toutes les idoles s'écrouleraient devant la splendeur de sa divinité, et toute la fausse magnificence du monde serait devant elle comme la boue et le néant.

Nous recevons la correspondance suivante, à laquelle nous nous empressons d'ouvrir nos colonnes :

Bourbonnais Grove, Ill., le 12 Mars 1877.

Monsieur le Directeur,

Vous m'avez envoyé votre nouveau journal et en même temps invité à m'adjoindre à ses distingués collaborateurs : c'est pour moi honneur et plaisir. Cependant je veux bien me garder de prendre un trop large espace dans les colonnes de la *Voix de l'Ecolier*. Combien, je n'en doute pas, sont anxieux d'avoir leur tour ! Que de rêves de gloire littéraire ont déjà surgi dans plus d'une jeune tête ! Que de jeunes cœurs ont battu à la seule pensée de se lire pour la première fois ! C'est un moment si doux que celui-là, c'est un si délirant bonheur !

Et puis, il fait si bon de se taire quand des voix aussi fraîches, aussi pures que celles qui se font entendre dans votre aimable feuille, viennent nous parler des beaux jours d'autrefois, nous rappeler les joies et les amitiés de l'enfance, faire passer devant nos yeux, humides de délicieuses larmes, la vision dorée de la patrie absente !...

Que vous dirai-je d'ici ? L'événement qui domine aujourd'hui tous les autres, c'est le triomphe du parti républicain sur le parti démocrate, l'inauguration de M. Hayes à la présidence des Etats-Unis. Je suis un de ceux qui n'auraient pas regretté la chute du pouvoir aujourd'hui régnant à Washington et qui d'avance saluaient avec espoir un changement dans la gestion des affaires publiques. Sans m'arrêter à considérer si les reproches de corruption et de tyrannie adressés au parti républicain sont bien fondés ; comme catholique, j'ai plus d'un grief contre l'administration expirante du Général Grant. N'est-ce pas lui, ce soldat heureux, mais sans génie, qui a déclaré dans son discours de Des Moines que si jamais il y avait une guerre dans ce pays, ce serait entre l'ignorance, la superstition et l'intelligence et la raison ? L'Eglise catholique, ignorante et superstitieuse ! Mais qui, sinon elle, a sauvé les lettres du naufrage de la barbarie et les a transmises à la postérité comme un legs sacré ? Ses fils ont rempli les Académies les plus illustres de l'Europe, et jusqu'aujourd'hui ils n'ont cessé de porter sur leur front l'aurole de la gloire et du génie.

Quelle injustice plus criante que celle qui a été commise à l'égard des missions indiennes de l'Ouest ? Sur plus de

200 milles des côtes du Pacifique, les missionnaires catholiques avaient réussi, au prix de bien des travaux et de beaucoup de privations, à former 38 établissements tout-à-fait prospères. Eh bien ! en 1870, trente leur sont enlevés et partagés entre différentes sectes protestantes qui auparavant n'avaient jamais mis le pied parmi les tribus sauvages, et ont accepté sans rougir le fruit des sueurs de nos courageux apôtres !

Enfin le programme [*platform*] sorti de la Convention de Cincinnati contient un article, attaquant directement les droits des catholiques en même temps que les libertés de chaque État : c'est qu'aucun argent ne soit alloué pour le soutien des écoles religieuses [*sectarian schools*.] De superbes maisons d'éducation sont élevées avec les deniers des catholiques, quand on sait bien qu'en conscience ils ne peuvent y envoyer leurs enfants. N'est-ce pas là outrager les droits les plus saints de la nature et de la justice ?

Nos coreligionnaires doivent exiger le redressement de ces torts. Ils ne sont pas des étrangers ici, comme on l'avance insolemment parfois. C'est un des leurs, l'immortel Christophe Colomb, qui découvrit l'Amérique, et ils ont, autant que tout autre, combattu et sacrifié leur vie pour la conquête de cette indépendance si chère à tout cœur américain.

Mais, me direz-vous, attendez-vous beaucoup des Démocrates ? Rien. Seulement ceux-ci n'ont jamais pris une attitude aussi agressive que les Républicains vis-à-vis les Catholiques. Nous ne demandons aucune faveur, non plus une outrageante tolérance, mais bien nos droits écrits du sang le plus pur de nos grands patriotes à toutes les pages de l'histoire nationale. Ce que nous voulons, c'est égalité et justice pour tous. En 1785, on ne comptait que 50,000 Catholiques, et, depuis, malgré qu'ils aient été en butte à une sourde opposition, ils ont atteint le chiffre prodigieux de 8,000,000 ; tandis que le Protestantisme s'en va se divisant et se subdivisant en des milliers de sectes qui, ici comme ailleurs, finiront par tomber dans les abîmes du rationalisme.

Aux jours de la gloire et de la grandeur romaines, les gladiateurs de l'amphithéâtre, en passant devant César, assis sur son trône, au milieu des aigles et dans tout l'appareil de la puissance, le saluaient en lui disant : *Cæsar, qui morituri te salutant* !... Depuis l'établissement de l'Église, les hérésies, chacune à leur tour, passent devant Celui qui est assis sur la chaire infallible de Pierre et lui disent aussi : *Qui morituri te salutant* ! puis disparaissent dans le gouffre de l'oubli et de la mort. Seule l'Église, qui a pour elle des promesses d'immortalité, demeure debout, toujours jeune, forte, inébranlable au milieu des ruines de la haine impuissante de ses ennemis. La victoire du Catholicisme en ce pays sur l'hérésie et l'infidélité, voilà le meilleur souhait que je puisse former pour le peuple qui a accueilli avec tant d'hospitalité un si grand nombre de nos compatriotes, d'autant plus que ce triomphe religieux peut seul assurer la grandeur et l'avenir de la nation américaine.

M. J. M.

LA

## SEMAINE SAINTE.

C'est pendant les jours de cette semaine que les mystères les plus augustes de notre sainte Religion nous sont représentés par les touchantes cérémonies auxquelles l'Église nous convie. La contemplation de l'amour infini de Jésus-Christ pour l'humanité dégradée par le péché originel, le déchirant spectacle des souffrances d'un Dieu ; voilà les grands moyens dont l'Église se sert pour préparer ses enfants à l'accomplissement du plus saint des devoirs, le devoir pascal.

Le premier jour de cette semaine, appelé de temps immémorial *Dimanche des Rameaux*, nous représente Jésus accueilli à Jérusalem au milieu des transports de l'allégresse populaire. Triomphateur pacifique, il entre dans la grande cité où bientôt il accomplira son sanglant sacrifice. La bénédiction des rameaux et la procession nous rappellent le souvenir de l'immense cortège qui accompagna Jésus en chantant ses louanges et en exultant sa gloire. Mais le règne de Jésus n'est pas de ce monde, une couronne périssable ne peut ceindre son front divin, il n'est venu à Jérusalem que pour souffrir ; l'Église nous le rappelle en nous dormant, dès ce jour, le récit de sa douloureuse Passion et de sa mort sur la Croix. O chrétien, à la vue des humiliations, des opprobres et des souffrances de ton Dieu, ne sens-tu pas un repentir salutaire pénétrer dans ton cœur ? Mais si ce premier tableau ne suffit pas pour réchauffer ta tiédeur et remuer ton indifférence, l'Église va te faire assister à d'autres scènes plus émouvantes encore. Contemple des yeux de la foi ces cérémonies augustes et tu reconnaitras que Jésus ne pouvait ni souffrir plus, ni aimer davantage.

•••

*Jéudi-Saint.*—Oh ! que ce grand jour fait éclore de sentiments d'amour et de reconnaissance ! Que de sublimes enseignements pour celui qui, lancé sur la mer orageuse du monde, veut parvenir au port de la céleste cité ! Jour de miséricorde, jour d'ineffables bienfaits ! Jour à jamais béni, qui nous rappelle l'institution de cet admirable Sacrement de l'Eucharistie, établi par le Sauveur, comme un gage éternel de son amour ! Jour mémorable, où Jésus donna à ses Apôtres et, par eux à tous leurs descendants, le merveilleux pouvoir d'ouvrir les Cieux et de faire rejaillir sur les cœurs endurcis dans le crime, une source intarissable de grâces.

En ce jour mémorable à tant de titres, les fidèles disciples du Christ accourent en foule dans les temples pour réparer par leurs adorations les injures cruelles que les Juifs firent à Notre Seigneur, et pour implorer le pardon de leurs propres offenses. Agenouillés aux pieds du reposoir étincelant de lumière, où Jésus nous donne une audience solennelle, nous lui témoignons notre profonde reconnaissance, nous lui demandons de toucher les cœurs de ceux qui sont insensibles aux sanglants outrages dont il fut abreuvé. Nous adorons avec un profond respect le Crucifié du Calvaire qui s'avance glorieusement sous un dais au milieu des chants de triomphe et des nuages parfumés de l'encens.

Quelques instants après, tristes et surpris, nous nous demandons : "où est donc Jésus maintenant ?" Le Saint Tabernacle est vide et le Célébrant ne fléchit plus le genou au pied de l'humble trône où la majesté divine se plaisait à demeurer. Les cloches ne sont plus entendre leurs voix argentines qui nous invitaient à venir rendre nos hommages au Roi des rois ; les accords pieux de l'orgue ne retentissent plus sous les voûtes du temple ; tout est muet : un silence de mort a succédé au chant des cantiques, tout semble nous dire que l'Eglise va célébrer la mémoire du jour le plus triste qui se leva sur le monde.

*Vendredi-Saint.*—Le soleil semble ne plus lancer ses rayons obscurcis sur la cime du Calvaire, toute imbibée du sang d'un Dieu, sur cette croix, instrument d'ignominie, où va expirer l'auguste Victime, et le chrétien, attristé par ce lugubre spectacle, se réfugie dans les bras de la miséricorde céleste pour y puiser des consolations et des forces. Ce jour s'écoule lentement, et quand l'horloge, de son marteau sinistre, annonce trois heures, nous sentons une douleur navrante envahir nos cœurs ; c'est en ce jour que Jésus endura les souffrances les plus atroces pour le rachat de nos âmes enchaînées dans le honteux esclavage du péché ; c'est à cette heure même que la mort glaça les membres divins du Sauveur et que le grand sacrifice fut consommé !

L'Eglise, parée de ses ornements funèbres, pleure comme une tendre épouse, inconsolable de la perte de son époux. Un cantique lugubre, sorti d'une bouche tremblante, se fait entendre ; répercuté par l'écho du temple, ce cri douloureux va mourir au loin et semble rappeler les souffrances du Christ et la cruauté de ses bourreaux. Ce sont les accords du *Stabat Mater*, plainte qui remue les cœurs et évoque dans les esprits le souvenir déjà lointain de cet immense deuil. Il nous

semble assister au drame émouvant de l'agonie de Jésus ; il nous semble voir la mort planter son étendard vainqueur dans la plaie béante de son divin cœur, sur ses membres immobiles, sur son front ensanglanté !

Tout entiers à la contemplation de ce grand mystère, nous voyons les heures s'écouler avec une lenteur extrême ; enfin les ombres de la nuit envahissent la terre et viennent jeter un voile sur ce funèbre tableau.

*Samedi-Saint.*—Les augustes cérémonies de ce jour, nous rappellent de sublimes souvenirs. L'Eglise, renouvelle le feu, symbole de la charité qui doit toujours embraser nos cœurs. Elle nous exhorte au renouvellement des promesses de notre baptême et nous presse de briser les chaînes du monde qui nous retiennent captifs. Elle nous rappelle aussi les cérémonies touchantes des premiers siècles, lorsqu'elle baptisait les néophytes qu'elle avait préparés pendant l'année à cette grande action. Elle ouvrait ainsi à ses nouveaux enfants les portes du Ciel et, d'esclaves de Satan qu'ils étaient, elle les rendait enfants de Dieu. Les prophéties nous parlent de la création, du déluge, de la dispersion du genre humain et d'autres époques mémorables. Enfin nous attendons avec impatience l'aurore du grand et beau jour de Pâques.

La tristesse qui avait assombri nos cœurs pendant les émouvantes solennités de la grande semaine, fait place tout-à-coup aux effusions d'une joie indescriptible. Le jour de Pâques se montre enfin et, dans une sainte allégresse, nous répétons ces mots si doux au cœur du chrétien : ALLELUIA ! ALLELUIA ! Jésus sortant du tombeau, apparaît au milieu de ses disciples et, après avoir passé quarante jours avec eux, il s'élève vers les Cieux, entouré d'une multitude d'anges célébrant sa victoire : " Hosanna au plus haut des cieux !" Réjouissons-nous du glorieux triomphe remporté sur la mort et sur Satan.

O Jésus, qui avez voulu mourir sur la croix, qui avez daigné nous retirer de l'abîme affreux où nous avait plongés la faute de nos premiers parents, ne permettez pas que vos souffrances nous deviennent inutiles et que nous soyons rejetés du nombre de vos élus, mais accordez-nous la grâce de partager un jour le bonheur dont jouissent les saints dans le royaume que vous leur avez préparé de toute éternité. Que votre résurrection glorieuse soit l'image de la conversion sincère des âmes égarées et coupables. Que l'Eglise, notre Mère, aujourd'hui si persécutée, chante bientôt l'AL-LELUIA de la victoire !

AUBREY AUBIN.—*Philosophie.*

## QUELQUES JOURS EN CALIFORNIE.

— [ 1 ] —

La Californie n'est pas précisément un pays neuf. La Haute Californie fut occupée par les Espagnols dès l'année 1763, elle forme, depuis 1848, un Etat de la grande confédération américaine. Des voyageurs illustres ont décrit cette région devenue si fameuse par l'exploitation des riches gisements d'or que son sol renferme et par les merveilles de tout genre que la nature y a accumulées. On a fait à la Californie une réputation en quelque sorte légendaire, les récits de certains touristes semblent tenir plutôt de la fable que de la réalité et moi-même, dans ces fugitives impressions de voyage, je serai obligé d'entrer dans certains détails qui pourront paraître fantastiques à quelques uns de mes lecteurs, mais j'en garantis la parfaite exactitude. Malgré le grand nombre de livres qui ont été écrits sur la Californie, il y a toujours un intérêt actuel à en parler, tant ce pays et ses moyens de communication changent et s'améliorent d'une année à l'autre.

Le *go ahead*, devenu proverbial, s'y applique à tout. On voit en Californie, comme dans tous les Etats miniers de l'Ouest, une route longue de cent milles s'ouvrir en un an, un chemin de fer en construction avancer de plusieurs milles par jour dans les plaines, une ville bâtie en six mois et démolie, rebâtie, transportée plus loin en moins de temps encore, des fortunes s'improviser et se perdre en 24 heures et l'homme s'efforcer de vivre le plus vite possible, oubliant les soucis de la veille et ne s'inquiétant guère des surprises du lendemain. On saisit l'occasion aux cheveux, l'actualité au vol, la fortune lorsqu'elle se présente et c'est bien là que " le temps est de l'argent."

Nous étions arrivés, deux compatriotes et moi, à San Francisco, le 21 septembre 1876. Le *stage* de Milton aux *Big Trees* ne partant que deux fois par semaine, le lendemain nous quitions déjà la métropole.

Laissant derrière nous l'hiver qui nous était apparu brusquement, avec sa bise aigre et maussade toute chargée du sable des dunes, avec les nuages légers qui passent rapides à hauteur des toits et cachent le soleil presque tout le jour, nous retrouvions à Oakland, de l'autre côté de la baie, les chaleurs de l'été et le ciel le plus pur.

Le soir même le Central Pacific Railroad nous déposait à Stockton où nous couchions à la *Yo Semite House*.

Le 23, de bon matin, nous reprenions la ligne de Coppeopolis pour arriver en deux heures à Milton.

Le *stage*, prévenu de notre arrivée par le télégraphe, nous attend là ; mais ce nom pompeux de *stage* ne décore qu'un modeste wagon sur lequel sont attachés trois bancs de bois

dur. Heureusement, une capote de cuir le recouvre et nous préservera des ardeurs du soleil. Les chevaux qui doivent nous traîner ne sont que deux, et notre cocher auquel on donne le titre de *colonel* comme à tout bon gentleman californien, est fort occupé à rattacher par une chaîne énorme les ressorts brisés de son véhicule.

On part cependant. Nous avons pour compagnons de voyage un monsieur de San-Francisco qui va visiter sa mine d'or, et deux simples mineurs avec leurs outils. Tous ils sont revêtus du *duster* en toile écarlate, ce pardessus obligé de tout Californien qui se respecte.

Suivant l'habitude du pays, ces messieurs s'informent immédiatement de notre nationalité, de ce que nous venons faire, du temps que nous avons passé et que nous comptons passer chez eux ; ils nous donnent mille conseils utiles, s'offrent à nous montrer les *placers* et finissent par nous donner leurs adresses.

Déjà nous avons traversé les premiers contre-forts des montagnes et nous sommes dans la *Sierra-Nevada*. La route est ce que l'on appelle dans l'Ouest une bonne route carrossable, c'est-à-dire que la poussière est tellement épaisse qu'elle cache les pierres, et qu'à chaque moment on est horriblement cahoté. Ce n'est là, du reste, qu'une affaire d'habitude, et bientôt on se résigne à suivre l'exemple du cocher, dont le corps suit tous les mouvements de la voiture. Mais la poussière, cette poussière jaune, particulière à la Californie, dessèche la gorge, aveugle, s'imprègne dans la barbe et les cheveux, et nos vêtements sont tout couverts de poudre d'or.

Vers une heure, après seize milles, le *colonel* nous annonce un relais et notre dîner. Nous ne nous attardons pas longtemps devant le gigot de mouton aux tomates, la salade de citrouille et le café au goût de mélasse, et, avant que les chevaux soient prêts, nous avons le temps de nous cueillir un succulent dessert sur de superbes figuiers.

Douze milles encore et nous arrivons à *Murphy's Camp*, cité en bois qui doit son nom à un chercheur d'or heureux. Il y a 25 ans, dans la première effervescence de la fièvre de l'or, ce Murphy, maintenant banquier à San-Francisco, trouva ici, dans un creux de rocher, une *poche* d'or natif d'un tel volume qu'elle lui rapporta dix-sept cent mille dollars.

Tous les environs ont été fouillés, bouleversés vingt fois, et l'on ne voit plus piocher auprès du ruisseau houleux que quelques orpailleurs chinois aux énormes chapeaux en forme de parasols. Il y a pourtant encore assez d'or dans ces régions, car notre compagnon de voyage nous apprend que dans la mine qu'il exploite depuis peu, non loin de là, il emploie dans ce moment, pour amalgamer l'or en le désagrégant du quartz, l'énorme quantité de trois tonnes de mercure par jour. Aussi nous confie-t-il qu'il se voit à la veille d'une fortune immense.

Après nous avoir présenté au *bar keeper* du *saloon* de l'endroit, il nous offre un verre d'excellent cidre de Californie et se hâte de nous armer de lettres d'introduction pour messieurs les hôteliers de Caleveras et de Yo Semite.

[1] Cette intéressante relation de voyage nous a été transmise avec prière de la communiquer aux lecteurs de la VOIX DE L'ÉCOLIER. Nous accédons volontiers à ce désir et nous remercions de tout cœur notre aimable correspondant.

## SILHOUETTE.

GILBERT.

Gilbert venait de faire une promenade à cheval dans la forêt de Vincennes ; il fit une chute et on le releva mourant pour le porter à l'Hôtel-Dieu. On le trépana ; on rappela à la vie, mais non à la raison. Quelques jours après, dans un accès de folie, il avala la clé de sa cassette. Il mourut bientôt après en jetant ce cri sublime :

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre  
L'innocence et son noble orgueil ;  
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,  
Veillerez près de mon cercueil.  
Au banquet de la vie, infortuné convive,  
J'apparus un jour, et je meurs ;  
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.  
Salut, champs que j'aimais, et vous, douce verdure,  
Et vous, riant exil des bois,  
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,  
Salut pour la dernière fois !  
Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée  
Tant d'amis sourds à mes adieux !  
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit  
Qu'un ami leur ferme les yeux ! [pleurée,

Gilbert avait vingt-neuf ans ; il était venu au monde avec l'âme d'un poète. " Poète ! lui a dit un chrétien, vous n'irez point à l'Académie, mais vous irez au Ciel, et c'est là votre destinée ! "

Sa muse, d'une main vaillante et pleine de foi, sonna le tocsin contre la philosophie : pareille à ces vierges des premiers siècles chrétiens, qui osaient, dans leur grâce pudique, monter sur l'autel et dire aux dieux, de l'Olympe : " Je n'ai pas peur de votre tonnerre ! "

Sa satire du *Dix-huitième Siècle* resto encore l'implacable réquisitoire de la foi armée contre la logique de Satan. Dans ce tableau vivant, tout passe : académiciens bâtonnés, philosophes gagés par les rois aveugles, etc.

Il ne craint pas de faire ainsi le portrait de La Harpe alors tout puissant dans la caste philosophique et littéraire :

C'est un petit auteur, de tant de prix ensé,  
Qui siffle pour ses vers, pour sa prose siffle,  
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,  
Tombe de chute en chute au trône académique.

Notre imprimeur, Mr. Nap. Manseau, offre en vente, en ce moment, au bureau de la *Voix de l'Écolier*, une quantité d'AVIS DE RENOUVELLEMENT D'ENREGISTREMENT DE DROIT RÉEL. Ces blancs, exactement conformes au modèle légal, sont les seuls dont on puisse faire usage dans la Ville de Joliette et dans les Paroisses de St. Charles-Borromée et de St. Thomas, depuis la récente mise en vigueur du nouveau Cadastre.

## INFORMATIONS DIVERSES.

Plusieurs abonnés nous ont encore adressé, ces jours derniers, des réclamations sur la manière peu régulière dont ils reçoivent la *Voix de l'Écolier*. L'un de nos amis, établi dans une paroisse reculée de cette province, nous écrit " que sur les douze numéros déjà parus il n'en a reçu que DEUX ! " Par un concours de circonstances heureuses, le numéro du 15 janvier lui est parvenu et lui a appris l'apparition de la *Voix de l'Écolier* ! A son tour le numéro du 15 Mars a eu la chance de franchir tous les obstacles et est arrivé juste à temps pour consoler notre ami qui déjà s'appropriait à verser des larmes sur notre trépas prématuré ! Plaignez-vous donc, o vous à qui il manque à peine un ou deux numéros de la *Voix de l'Écolier* !

Quoiqu'il en soit nous nous sommes jusqu'ici empressés de faire droit à toutes les réclamations qui nous ont été faites. Ces réclamations, loin de nous déplaire, nous honorent beaucoup. Elles nous prouvent que nos abonnés sont désireux de nous lire et de nous conserver, assurance qui réalise le vœu le plus cher du journaliste.

Nous nous permettons de réitérer ce que nous avons déjà dit précédemment à ce sujet : nous apportons un soin extrême à l'expédition du journal, mais nous nous déclarons inhabiles à remédier par nous-mêmes aux irrégularités qui sont le fait exclusif de l'Administration des Postes.

Plusieurs anciens élèves du Collège Joliette ont paru avec le plus grand honneur, la semaine dernière, devant le jury d'examen de l'École de Médecine " Victoria " à Montréal.

MM. Israël Desroches et Joseph Robillard ont été reçus Licenciés en Médecine.

MM. Noël Roberge et James Leprohon ont obtenu le diplôme de Bachelier en Médecine.

Nous adressons à ces Messieurs nos félicitations les plus cordiales et nos meilleurs souhaits de succès et de prospérité.

## LISTE DU 25 MARS.

## Cours Latin.

Rhetorique.....Ier.....Joseph Thériault.....Joliette.  
Belles-Lettres.....Ier... Adolphe Renaud.....  
Versification.....Ier..... Joseph Landry, St. Ambroise.  
Syntaxe.....Ier.....Alfred Manseau, Drummondville.

## Cours Commercial.

Syntaxe... { Franç...Ier.... Jérémie Roy,.....Berthier.  
                  { Ang.....Ier..... Joseph Hébert,.....Joliette.  
Éléments... { Franç...Ier.... Edmond Guibeau, St. Norbert.  
                  { Ang.....Ier..... Thomas Kelly,.....Joliette.  
Préparatoire.....Ier... R. Boulet,.....

LE  
ROBINSON D'EAU

DOUCE.

—  
CHAPITRE VIII.

LE COLLEGE DE SAINT X...

(Suite.)

Les études et les classes, sans être aussi dures que les récréations ne paraissent fort supportables. Sur vingt élèves dont se composait la sixième, j'avais été troisième en orthographe et quatrième en thème. C'était fort joli pour un ex-enfant terrible qui avait gagné trois fluxions de poitrine, s'était cassé le bras et n'avait eu d'autre précepteurs que sa mère et son curé. Je racontai mes succès dans trois grandes lettres remplies de joie, auxquelles ma mère répondit par trois longues lettres débordant de tendresse.

Lorsque je pus me reconnaître un peu au milieu de mes nombreux camarades, je m'liai d'une façon intime avec un élève de ma classe, nommé Julien Caseneuve. Il était de Rochefort, fils d'un capitaine de frégate et neveu d'un armateur. Mon goût pour la mer et les choses maritimes se réveilla dans les conversations que j'eus avec Julien. Je ne me lassais pas de lui faire décrire les vagues, la plage, les tempêtes, les vaisseaux. Lui, de son côté, flatté de mon attention, racontait volontiers tout ce qu'il avait vu et tout ce qu'il n'avait pas vu. Il eût été bien bon de se gêner ! Plus c'était invraisemblable et impossible, plus ça me paraissait beau. Il m'aurait raconté qu'il avait pêché la baleine dans le port de Rochefort que je l'aurais cru.

Nous fîmes de superbes projets de vacances. Il viendrait passer quinze jours en Berri, et j'irais ensuite passer le reste des vacances à Rochefort. Nous nous embarquerions sur un des vaisseaux de son oncle et nous visiterions toutes les îles de la côte. Qui sait ? peut-être irions-nous jusqu'en Espagne ou en Angleterre.

L'assentiment de ma mère était nécessaire à ces beaux projets ; Je me hâtai de le lui demander. Mme de Puyjoubert me répondit que je m'y prenais bien de bonne heure pour faire des projets de vacances.

— Sois sage, continua-t-elle ; travaille et laisse-moi le soin de te faire des vacances agréables.

Cette réponse ne me satisfaisant qu'à moitié, j'écrivis lettre sur lettre jusqu'à ce que maman m'eût promis de me me mener voir la mer aux vacances prochaines, à Rochefort ou ailleurs.

Les lettres des parents de Julien étaient plus courtes. Son père était pour le moment en Cochinchine. Son oncle, l'armateur, lui écrivait au crayon : « Amène-moi qui diable tu voudras, pourvu que tu m'apportes une bonne santé, un certificat de bonnes vie et mœurs et les prix d'orthographe et de mathématiques de ta classe. Quant à aller en Berri, je n'y vois pas d'inconvénients si Mme de Puyjoubert veut de toi. Flanque-moi maintenant la paix, et pioche. »

Je ne connaissais ni les lettres de Cicéron, ni celles de Pline-le-jeune, ni celles de Balzac, ni celles de Mme de Sévigné, mais eussé-je connu ces épîtres célèbres, je leur aurais préféré la lettre de M. Carcadec, l'armateur, tant elle me paraissait sentir la mer et le marin.

J'aurais été heureux sans Louis Z..., un enfant du Berry. Ce compatriote était un des plus vilains caractères que j'aie rencontrés en ma vie, et Dieu sait si j'en ai rencontré ! Jaloux, sournois, hypocrite, rancunier, lâche, il ne faisait pas du tout honneur à la noble province qui a Bourges pour capitale. Joignez à cela une susceptibilité farouche qui ne supportait pas l'ombre d'un reproche ou la plus innocente plaisanterie. Il ne se passait guère de jours sans que Louis n'eût quelques disputes dans lesquelles j'étais obligé de jouer le rôle de conciliateur et de pacificateur. Presque toujours c'était moi qui payait l'amende, c'est-à-dire, selon la saison, une corbeille de fruits ou une douzaine de gâteaux. J'oubliais de le dire, Louis était avare.

Malheureusement il m'arrivait parfois d'arriver trop tard et quand la bataille était commencée. J'étais alors obligé de donner et de recevoir des coups. Comme les dépenses l'emportaient sur les recettes, je me serais consolé facilement sans des scrupules trop fondés. Les trois quarts des guerres auxquelles je prenais part étaient injustes. C'était Louis qui avait commencé, sournoisement, hypocritement, sans déclaration d'hostilités ni envoi de cartel. La conscience que je ne défendais pas le bon droit paralysait mon bras. Je me battais quand même. Pouvais-je laisser humilier le Berri ?

Quoiqu'on nous laissât une grande liberté au Collège de Saint-X... pendant les récréations, et que les professeurs et les surveillants s'inquiétassent peu des horions que nous pouvions échanger dans nos jeux, mon humeur batailleuse fut remarquée et constatée dans la note mensuelle envoyée par M. le supérieur à ma mère. Ceci me valut des reproches qui me furent d'autant plus sensibles qu'ils me semblaient en très-grande partie immérités.

Je pris à part Louis Z... et lui fis les observations les plus sensées sur son mauvais caractère, et sur l'obligation de se corriger de ses nombreux défauts.

Il fallait que je fusse bien en fonds de sagesse pour en donner à autrui d'aussi bonnes leçons.

Le lecteur ne devinerait jamais ce que ce cancre me répondit. Il prétendit qu'il ne cherchait jamais dispute. S'il était querelle, c'était à cause de moi. On se vengeait sur lui dont on connaissait la tendre amitié pour moi de mon orgueil et de ma fierté. J'étais fier et orgueilleux que je m'en doutasse ou non : rien ne fait détester un homme comme ces vices-là. Mieux valaient quelques défauts.

Que dites-vous du pèlerin ? Je tournai les talons sans lui répondre. Si je ne lui administrai pas séance tenante la solide correction qu'il avait si bien méritée, c'est que je ne voulais pas humilier le Berri devant les Bretons, Angevins et Poitevins qui nous entouraient.

Ce fut ce peu intéressant personnage qui causa les malheurs dont on lira le récit au chapitre suivant.



## CHAPITRE IX.

## L'Évasion.

M. Aulois, notre professeur de sixième, était extrêmement myope. Cette infirmité datait, paraît-il, de loin, presque de l'enfance. On racontait à Saint-X... que M. Aulois, quoique à peine âgé de quarante-cinq ans, en était à son dix-huitième collège. Il lui était arrivé parfois de ne rester que quelques mois dans un établissement, tant les misères qu'on lui faisait étaient intolérables.

« Cet âge est sans pitié. »

Il est à croire que les élèves de sixième de Saint-X... ne se seraient pas montrés plus tendres que leurs prédécesseurs, sans une circonstance heureuse pour M. Aulois. Il se trouva que cet estimable et infortuné professeur était natif de Rochefort, et presque voisin de mon ami Julien Caseneuve. Ce dernier, dès le commencement de l'année scolaire, raconta à ses camarades de classe que M. Aulois était le seul soutien de sa mère, une dame âgée de soixante et quinze ans, et devenue aveugle à la suite d'une extrême myopie.

Il y aurait de la cruauté, ajouta Julien, à tourmenter un homme qui peut être frappé de cécité à chaque instant, et qui, en attendant, nourrit sa mère aveugle.

Cette communication impressionna vivement tous les élèves de M. Aulois. Il fut convenu entre eux qu'ils oublierait l'infirmité du professeur et agiraient comme s'il avait de bons yeux.

Ce n'est pas assez, dit Julien Caseneuve.

— Il faut que nous agissions comme si M. Aulois avait des yeux de lynx.

Cette proposition fut acceptée avec acclamation.

Chose admirable ! la résolution quasi héroïque de ces enfants fut parfaitement tenue. A peine si en trois mois Julien Caseneuve fut obligé de rappeler à un oblieux « la cécité et la pauvreté de cette respectable dame Aulois. » Le professeur rajeunissait et engraisait ; sa myopie même semblait diminuer. Songez donc ! ne plus recevoir des boulettes de mie de pain sur ses lunettes, retrouver sur le banc où il l'avait oubliée, sa tabatière pleine de tabac, au lieu d'être remplie de sable fin, être respecté comme quelqu'un qui peut voir et punir sur-le-champ le moindre geste irrévérencieux ! De sa vie, le pauvre homme ne s'était trouvé à pareille fête. Julien Caseneuve et quelques autres poussèrent la délicatesse jusqu'à écrire leurs dictées, leurs thèmes et leurs versions en gros caractères, afin que M. Aulois n'eût pas tant de peine à corriger les copies.

Cette situation durait depuis quatre mois, lorsque j'arrivai avec Louis Z... au collège de Saint-X... Dès le premier jour on nous fit connaître la pieuse conjuration. Il aurait fallu être un sans-cœur pour n'y pas entrer. Louis Z... parut bien aussi vouloir respecter ce pacte de générosité et d'honneur ; malheureusement il n'y fut pas longtemps fidèle. Croyant un jour avoir à se plaindre du professeur, il s'approcha de sa chaise et lui décocha adroitement un petit fragment de pierre qui alla casser un des verres de lunettes du malheureux myope.

(A continuer.)

## "LA VOIX DE L'ÉCOLIER"

DU COLLÈGE JOLIETTE

Parait le 1<sup>er</sup> et le 15 du Mois  
PENDANT L'ANNÉE SCOLAIRE.

ABONNEMENT (payable d'avance)..... 81.00

ON EXÉCUTE au Bureau de la  
Voix de l'Écolier toutes espèces d'IMPRESSIONS  
aux prix les plus réduits.

Promptitude et Soins garantis.

## TROIS MAISONS A VENDRE

Dont une, nise Rue St. Louis [près le Bureau de M. Baby] constitue une RÉSIDENCE PRIVÉE très confortable, et les deux autres sont avantageusement situées, Rue Manseau, au centre du Quartier Commercial.

— Conditions très-faciles —

S'adresser à

J. B. LAURION,

Propriétaire.

Joliette, 15 février 1877.

6 m

Maisons Recommandées  
A JOLIETTE.

J. ULRIC FOUCHER, Marchand de Pianos, Harmoniums, Moulins à Coudre, etc., Rue Notre-Dame,  
JOLIETTE.

N. I. CHARLAND, Tailleur, Vis-à-vis le Bureau et  
Résidence de B. Vézina et D. Desormiers, Ecr., Notaires, Joliette.

A. DELISLE, Libraire et Relieur, Place Bourget, près le  
Bureau du Télégraphe, Joliette.

C. H. B. LEPROHON, Agent pour les  
"ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA"  
(Contre le Feu et le Tonnerre) et "LA ROYALE CANADIENNE"  
(Assurance contre le Feu)  
JOLIETTE.

N. B — M. Leprohon vendra aux conditions les plus faciles : Chaux, Pierre, Sable.

C. P. CHARLAND, AVOCAT. Bureau : —  
Fisk's Block — Porte No. 1 — Joliette

M. CHARLAND suitra les Circuits de Montcalm, Berthier et L'Assomption.

P. ST. JEAN, Marchand de Chaussures  
RUE MANSEAU — JOLIETTE

J. B. BASINAIS, Marchand de meubles  
Côté des Rues St Barthélemy et De Lanaudière  
JOLIETTE

J. B. LAURION, Plombier et Ferblantier  
Rue Manseau (A l'Enseigne du Castor et du Mai)  
JOLIETTE